

L'écriture de Claude Vigée

par Arnold Mandel

- 60 -

A propos de *L'Été indien* – Strasbourg : Bulletin des Communautés, vendredi 23 mai 1955.

Les poèmes de « l'Été Indien » et les proses du « Journal de l'Été Indien »¹⁾ sont des messages émis sous le signe d'une ambiguïté significative. *L'Indiam Summer*, en terre d'Amérique, prolonge parfois jusqu'au solstice la splendeur précaire de la saison d'été. Mais ce prolongement n'est qu'un reflet, un sillage obstiné annonciateur de l'extinction certaine. La nuit s'inscrit sur les cadrans solaires et l'appréhension de l'omniprésence ténébreuse voile du signe d'ombre l'éblouissant corps de clarté. Cependant,

l'abîme est habité,
la nuit est navigable.

On peut se demander si la nuit de Claude Vigée, poète de nocturnes, est la *Nacht* des romantiques allemands, celle des chevauchées sauvages ou lugubres, épouse du vent noir ; ou bien, davantage, le *lail* sémitique serti de lueur et qui oriente les jours de l'année lunaire. Les deux visions contradictoires s'imposent simultanément, l'une provenant du pays de la naissance, l'autre de celui de la connaissance. En tout cas : « ... je ne nie pas la nuit, la trop aimée — j'en sors. »

La poésie de Vigée est toujours vocale et non pas instrumentale, comme chez tant de poètes contemporains. Il chante et son chant — qui n'est ni rhapsodie ni mélodie récitative, à la manière de Garcia Lorca (pour citer, à titre de comparaison, un moderne) surgit de la plénitude et du trop-plein d'une vision et d'un sens qui ne peuvent plus se contenir dans le silence ou dans l'allusion. C'est un débordement d'euphonie, un élan fait verbe :

Rien n'est vraiment perdu tout entier dans ma vie
Aucun été ne sombre à jamais dans la nuit
Mon cœur sait rappeler tant d'oiseaux par leur nom
mes vergers ne sont pas livrés à l'abandon.

Débordement sans violence, et pourtant ample et mouvant :

Au vent bleu du couchant sur les prairies natales

1 Claude Vigée, *L'Été indien*. Paris : Gallimard, 1957.

les massifs clairs alignent leur double horizon :
au pont de Rohrwiller resurgit l'attelage
avec l'étalement blanc harnaché d'écarlate.

Les proses qui font la matière du « Journal de l'Été Indien », sont tantôt des poèmes en prose, tantôt des aphorismes, des sentences, des évocations et des instantanés, et parfois des exposés sur des sujets tels que la psychologie (Sartre, Freud, Jung), la Bible (Genèse, le sacrifice d'Isaac). Mais en premier lieu, ce qui sollicite Vigée c'est la poésie, en tant que recours et grâce, expérience et moyen de communication, aventure et salvation. J'ai entendu proférer des griefs contre Claude Vigée parce qu'il se permet déjà de publier des notes et des réflexions « en vrac », alors qu'il n'est pas encore Gide ou Valéry. Je ne partage pas du tout cette conception d'« avance à l'ancienneté » par rapport à la licence de communiquer sa pensée, même sans formel esprit de suite. Le tout est de savoir ce qu'apporte une telle somme. Or, même en faisant abstraction de toutes les autres qualités de ce « journal », il présente quelque chose de totalement inédit. Pour la première fois, un poète et un écrivain français intégré dans le processus de la spécifique évolution littéraire française contemporaine, s'exprime naturellement en Juif, parle « juif » comme, par exemple, Pierre Emmanuel parle « chrétien ». Nous disposons certes d'une catégorie « écrivains juifs d'expression française » dont les représentants échelonnés sur deux générations peuvent se compter sur les doigts d'une main et demie (même pas un minime). Cependant, Vigée ne fait pas partie de ce groupe, n'est pas établi sur le friable terrain de cette minuscule et pauvre Principauté. Mais, dans le monde spirituel des gentils, où son verbe résonne et vibre, il est le témoin d'un attachement juif qui dépasse singulièrement, en force et en portée le fidéisme complaisant et moralisateur. Ni poète de ghetto ou du sionisme, et pas davantage produit et producteur esthétique de déperdition de Judaïsme (et cependant « fier d'être juif », ce qui le vit constituer, dans certains cas, une forme de narcissisme ; le dramaturge Bernstein, par exemple, professait, sans ombre de Judaïsme, une « fierté juive » uniquement fondée sur la bonne opinion qu'il avait de lui-même, c'est-à-dire d'un Juif ; si feu Sacha Guitry avait été juif, il aurait aménagé un orgueil juif de cette aune). Vigée hisse la dramaturgie et la tragédie juives sur la scène universelle de la geste humaine. C'est à partir de son être juif qu'il juge, ressent et réagit : « Il n'est que deux sortes d'hommes pour qui j'éprouve d'emblée *répulsion et mépris* : *Le Gentil meurtrier et le juif renégat* ; comme l'histoire éloquentement le *démontre*, c'est là pour chacun d'eux la grande tentation. »

Les réflexions, les préceptes et les introspections du « Journal de l'Été Indien » ne sont pas vains exercices de virtuosité verbale. Il s'agit, dans ces pages, du fond du problème, celui de la consolidation et de la justification de notre existence par l'être, de l'avènement de notre être par la quête de vérité.

peut être

- 62 -

